

Lo cordagni et lo mâidzo

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 32

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La rage du collant a été poussée aux limites extrêmes. On cite une dame qui disait à une grande couturière :

— Si je puis entrer dans ma robe, je la refuse.

— Madame, riposta la grande couturière, je vais vous envoyer mon peintre, il vous peindra une robe sur le corps.

Les femmes grasses, au contraire, se cramponnent à la mode des robes collantes, dites *Costumes de nymphes*. Ça se comprend.

Toutefois, il paraît probable que les costumes collants jusqu'à l'indiscrétion, que les femmes portent depuis un an, ont vécu pour toujours dans le monde où se fait la mode.

C'est le bouffant qui succède au collant, mais si le pouf s'élargit au point d'entourer les hanches, ce n'est pas encore la crinoline qui renaît. Ce sont les *paniers* qui relèvent la tête. Ils s'affirment de plus en plus pour les toilettes de ville, comme pour les robes de diner et de bal.

Un baiser. — Il y avait, dans la première partie du siècle, un jeune étudiant récemment arrivé à Upsala, le fils d'une pauvre veuve, qui se promenait, avec quelques-uns de ses compagnons de l'Université, dans un jardin public, par un beau matin de dimanche.

Ils devisaient tous fort joyeusement, lorsqu'ils aperçurent, dans l'allée où ils se trouvaient, venant à eux, la fille du directeur de l'Université, une jeune personne fort jolie et très bonne, qui se rendait à l'église avec sa gouvernante.

Soudain, le fils de la veuve s'écria : « je suis persuadé que cette jeune fille m'accorderait un baiser. »

Ses compagnons se mirent à rire et l'un d'eux, un riche étudiant, répondit :

— Voyons, c'est impossible. Tu es pour elle un complet étranger et tu voudrais... dans un lieu public, encore... C'est trop absurde de penser cela.

— Néanmoins, je suis certain de ce que je dis, maintint l'autre.

Le riche étudiant, piqué, offrit de parier une grosse somme, persuadé que son pauvre camarade n'oserait même pas tenter l'aventure.

— Je tiens la gageure, fit le pauvre étudiant, le prenant au mot.

Au moment où la jeune fille et sa gouvernante passaient devant le groupe des jeunes gens, notre étudiant s'en détacha et suivit les deux femmes ; à dix pas de là, il s'adressa poliment à elles, elles s'arrêtèrent, sur quoi, d'une manière modeste et franche, parlant à la fille du directeur, il lui dit :

— Il dépend entièrement de *Froken* (Mademoiselle) de faire ma fortune.

— Comment cela ? demanda-t-elle très étonnée.

— Je suis un pauvre étudiant, le fils d'une veuve. Si *Froken* condescend à me donner un baiser, je gagnerai une grosse somme d'argent, enjeu d'un pari, qui me permettra de continuer mes études et délivrera ma pauvre mère de ses profondes anxiétés.

— Si votre succès et votre bonheur dépendent de si peu de chose, répondit l'innocente fille, je veux vous accorder votre demande. Et, rougissant un peu, elle lui donna un baiser sur la joue, comme elle eût fait pour un frère.

Sans arrière-pensée, elle entra ensuite à l'église, où elle pria Dieu de tout son cœur, et, en revenant chez elle, elle raconta à son père la rencontre qu'elle avait faite.

Le jour suivant, le directeur fit appeler le hardi étudiant, anxieux de savoir quelle sorte de personnage avait osé accoster ainsi sa fille. Mais les façons modestes du jeune homme l'impressionnèrent de suite d'une manière favorable.

Il écouta son histoire, et l'étudiant lui plut à tel point qu'il l'invita à dîner au château deux fois par semaine.

Environ un an après, la jeune fille épousa l'étudiant dont elle avait fait la fortune. Il en fit une femme heureuse et honorée, car il est, aujourd'hui, un des plus célèbres philologues suédois.

ANN SEPH.

Extrait de la vie de Frédéric Bremer, auteur de *Nos voisins*.

Lo cordagni et lo mældzo.

Legnolon étai cordagni. Ne fasâi diéro dâo nâovo, ma rapetassivè : repliantâvè dâi tatsès, recosâi lè couterès et mettâi dâi brotsès. Gagnivè pou, mâ tot parâi viquessâi. L'est veré que l'avâi on pliantadzo et que n'avâi pas fauna dè tot atsetâ. Sa boutequa n'étâi qu'on vilho pâilo que n'avâi que 'na fenêtra et tagnâi son legnu, sè z'eimpègnes et tot son commerce su la trablietta dè ellia fenêtra. On iadzo que l'avâi accouillâi trâo rudo onna forma su la fenêtra, l'épèclliâ lè dou carreaux d'avau, que furont frézâ ein millè bocons et ein atteindeint qu'on vitrier passâi perquie, Legnolon lâi mette dâo papâi, que cein ne baillè pas trâo dè dzo, mâ cein vaut adé mi què duè bornatchès.

Cé coo étai gaillâ farceu, que lè dzeins l'amâvont prâo po cein que l'ein avâi dâi bounès à contâ, et l'avâi lo diablo po tsantâ, que fasâi pardié bin bio l'oûre. On dzo que mettâi on tacon à n'on solâ à la serveinta âo grandzi à Charles à Louis à Dâvi, tsantâvè ein tereint lo legnu. Lo mældzo qu'étâi vegnâi pè lo veladzo et qu'étâi assebin tant rizolet, oùt lo cacapédze que bramâvè : « Mon lit, mon lit, mon pauvre lit, » etc. ; virè la téta dâo coté dè la bouteque et sè met à recaffâ quand vâi lè carreaux ein follie d'avis ; adon ruminè vito onna farça po fèrè à Legnolon ; s'approuzè tot balameint dè la baraquâ, trait son tsapé, eimbonmè sa téta contrè ion dâi carreaux ein papâi, qu'a étâ tot dégrussi et quand l'a la téta dedein, ye fâ :

— Le cordonnier est-il là ?

Legnolon, à l'avi que vâi la frimousse dâo mældzo et que l'a recognu, einfatè coumeint on einludzo la téta dein l'autro carro, et quand l'est défrou tant qu'âi z'épaulès, répond :

— Non, il vient de sortir.

Le parapluie de la femme d'en face. — Il n'est point étonnant que cet objet devenu si indispensable cette année donne lieu à quelques plaisantes anecdotes. Le *Constitutionnel* raconte entre autres cette jolie aventure.

Un monsieur errait dans le quartier de Malesherbes, ces dernières semaines, le nez en l'air, à la recherche d'une adresse qui lui échappait, quand arrive une brusque averse qui ne lui donne que le temps de se réfugier sous une porte cochère.

Toujours en quête de la maison qu'il cherchait, il inspecte les alentours et aperçoit à la fenêtre, en face, une femme qui le regarde... C'est à n'en pas douter ! Elle est jolie ! Il oublie sa propre tournure, il lorgne et trouve que la pluie a du bon. La dame ne semble pas formalisée, et voilà le cœur de notre homme qui bat comme une horloge, tandis que son imagination voyage, escalade et superpose les rêves jusqu'au septième ciel. Il en est là de son délire, lorsqu'un valet arrive et lui offre un parapluie.

C'est de la part de la jolie dame. Quelle idée ! En tout cas,